

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

UNE FERVENTE LECTRICE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Brumes de décembre

Les Chaos de Bréhat

Le Sourire du lièvre

Une cité si tranquille

Les Forçats du pays Pagan

Le Bon Facteur Bouvreuil

DANIEL CARIO

UNE FERVENTE LECTRICE

Roman



Si le cadre de l'intrigue est inspiré des paysages du golfe du Morbihan, les protagonistes et les événements relèvent de la pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes et des faits réels ne saurait être que pure coïncidence.

© Les Presses de la Cité, 2023, et 2024.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0790-9

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Enez-Bihan

Cinquante balais, un demi-siècle, l'horreur... Quinquagénaire, un mot encore plus détestable, dont l'allitération rocailleuse m'écorchait autant le tympan que l'esprit. Un boulet d'un tel poids leste l'existence de celui dont il entrave la cheville. La mienne de vie était vouée à s'écouler comme un ruisseau de plus en plus ténu, dont la source se tarissait d'un jour sur l'autre. Jusqu'à se réduire bientôt à un goutte-à-goutte intermittent. Puis plus rien. Le néant. Amen.

C'était dans l'ordre des choses. Je m'y résignais, sans réelle amertume. A priori je faisais pourtant partie des privilégiés à l'abri des affres de la routine. Écrivain, édité de surcroît, je me savais jaloué par ceux qui se risquaient dans le redou-

table exercice de l'écriture, avec, quoi qu'ils en disent, le secret espoir d'être publiés. Au risque de paraître prétentieux, permettez-moi de préciser que je jouissais même d'une certaine réputation. Chaque nouveau roman constituait une aventure exceptionnelle, jalonnée d'imprévus, de joies et de déceptions. Pourtant j'avais le sentiment de ronronner, de me construire une fin de parcours convenue, hors quelque accident qui en précipiterait l'échéance.

Alain Codier, un nom insignifiant hors du cercle des adeptes du roman dit de terroir, où j'avais creusé ma place tant bien que mal. Un genre estimé mineur par les intelligentsias autorisées qui ne nous accordaient, au mieux et avec condescendance, que quelques miettes de leurs échos littéraires. J'en arrivais à me dire que ces manitous nationaux n'avaient pas tout à fait tort. Moi qui

n'avais jamais souffert du syndrome de la page blanche, je m'épuisais, je subissais des pannes d'inspiration. J'avais exploré le fonds traditionnel en long et en large. Je m'empêtrais dans des castings similaires, ne parvenant plus à camper que des personnages stéréotypés. Les miséreux façon Maupassant, les grandes gueules au franc-parler mais macérant dans un éthylisme chronique. Les incestes inévitables dans un monde paysan où la cohabitation allumait des instincts bestiaux chez le père ou les frères d'une pauvre Cosette. Les filles mères, répudiées par leur famille et assignées au ban de la société bienpensante. Les femmes battues, les maris cocufiés par leurs amis. Les orphelins, cela va sans dire, recueillis dans le meilleur des cas par quelque charitable colporteur qui leur enseignait le métier de mendiant. Les milieux artisanaux et

paysans n'avaient plus de secrets pour moi, et les ouvriers du père Zola me devenaient familiers. Je ne suis pas sûr d'avoir épuisé l'inventaire...

Je ne me permettrais pas toutefois l'ingratitude de renier ces sources d'inspiration qui m'ont mis le pied à l'étrier, où j'ai pris un plaisir intense, avec l'espoir d'en avoir prodigué quelques onces à mes lecteurs. Mais à force de m'abreuver à la même source je n'avais plus soif, je me répétais, je radotais. Il m'arrivait de narrer certaines scènes que j'oubliais avoir utilisées dans un précédent roman.

Les critiques n'hésitaient pas à m'éreinter. Quand c'était leur fonction, passe encore, mais la férocité devenait plus difficile à accepter sous couvert de l'anonymat des réseaux sociaux. Quelle jubilation de pourfendre les auteurs à grands traits de plume sanguinaire ! Ceux qui s'y adonnaient abusaient de

formules assassines, dans un style parfois innommable, s'attaquant sans scrupules à des textes dont ils auraient été incapables de produire la moindre ligne. Des romans insipides à leur tomber des mains, disaient-ils, une écriture si limpide qu'elle en devenait transparente, des personnages sans consistance, clichés d'un temps révolu, voire caricaturaux. À la décharge de ces redresseurs de torts, il convient de leur reconnaître une certaine abnégation. Si nos écrits de terroir étaient si nuls, pourquoi gaspillaient-ils leur temps à s'entêter jusqu'à la dernière ligne ? Pour ma part, je n'ai jamais attendu le point final pour refermer un bouquin qui me faisait bâiller.

Bref, il me paraissait vital de ressourcer ma plume tant que j'en avais encore la vivacité intellectuelle, avant de de-

venir un auteur ringard, sans ambition personnelle et sans surprise.

Cette prise de conscience impitoyable ne débouchait sur aucune solution, sinon, au pire, celle de me détourner de la voie romancière et de chercher une autre occupation. J'avais entendu maintes fois mes confrères parler de résidences d'auteurs. Des expériences dont ils disaient le plus grand bien. Jusque-là, l'aventure ne m'avait jamais tenté, mais au point où j'en étais...

J'éprouvais également le besoin de changer de cadre en raison de l'épreuve douloureuse que je venais de traverser. Un drame, dans des circonstances obscures. Gisèle...

Elle était mon épouse, nous n'avions pas d'enfants, nous vivions côte à côte, prisonniers des rets sournois de l'habitude, dont ni l'un ni l'autre n'osait prendre l'initiative de se dépêtrer. Nous

croyions pourtant nous aimer, la bouée illusoire à laquelle nous nous raccrochions, mais que nous ne verbalisions plus depuis longtemps. Et que nous mettions encore moins en pratique.

Au début, Gisèle était fière d'être l'épouse d'un écrivain, puis elle a cessé de me demander où j'en étais de mes écritures, j'ai renoncé à lui en parler. Ainsi se creusait inexorablement le fossé qui nous séparait depuis déjà quelque temps. Nous partagions toujours le même toit, la même chambre, encore le même lit, nous vivions pourtant comme des étrangers.

Puis Gisèle est devenue jalouse de mon activité, qui, il est vrai, occupait le plus clair de mon temps. Au fil de mon succès, son animosité latente a pris une tournure agressive. Quand l'un de mes lecteurs m'abordait au sujet de mon dernier roman, la mine offusquée elle s'éloi-

gnait, avec d'autant plus de dédain s'il s'agissait d'une lectrice. Bientôt elle en est venue à me soupçonner d'aventures avec les groupies des salons, ou avec des coquettes sur le retour d'âge, aux anges de deviser ostensiblement avec un écrivain, avec le secret espoir de l'attirer dans leur lit. Puis elle a été persuadée que je fricotais avec mes consœurs, lors des séjours dans les hôtels où se trouvait hébergé l'aréopage littéraire.

Contrarié de cette animosité chronique, j'en étais à me demander si ce n'était pas pure méchanceté ou tout simplement de basses manœuvres pour me couper l'inspiration et m'amener à renoncer à ma plume. Si je ne m'y suis résolu, c'est qu'eût été invivable la frustration que j'en aurais éprouvée, et forcenée ma haine à l'encontre de la castratrice.

Le problème a été réglé de lui-même début novembre. Un dimanche soir, au

retour d'un salon, j'ai trouvé Gisèle inanimée dans sa baignoire. L'autopsie a conclu à un malaise dans la matinée : elle prenait son bain et s'était noyée. Je me suis reproché de ne pas avoir été là. J'en ai été chagriné les premiers jours, triste pendant un certain temps, mais pas vraiment démoli. J'ai même eu bientôt l'impression de découvrir un autre homme. Alors, au plus fort de mon autocritique et de ma remise en cause, je me suis dit que le destin m'offrait l'occasion de commencer une nouvelle carrière. Professeur de lettres modernes dans un lycée de Vannes, tant qu'à envisager un nouveau départ, j'ai eu l'audace de prendre une année sabbatique, au risque de connaître des fins de mois difficiles.

Il ne me restait plus qu'à dénicher un lieu de résidence. Je ne me suis pas lancé dans une quête acharnée, mon